

**Semaines Sociales de Rueil
Rencontre du 1^{er} octobre 2020**

**« Le Monde et l'Église de demain :
quel engagement nécessaire de chacun ? »**

Avec

Anne-Marie Pelletier, théologienne, enseignante, membre de l'Académie pontificale pour la vie et de la Commission pontificale sur le diaconat féminin,

et

Michel Camdessus, ancien Directeur général du Fonds Monétaire International et ancien Président des Semaines Sociales de France de 2000 à 2007.

Cette rencontre, qui s'est tenue en l'Église Sainte-Thérèse, a été également été retransmise en direct sur la chaîne YouTube des paroisses de Rueil-Malmaison.



Intervention de Michel Camdessus

Quel avenir après la COVID-19 ? Je ne connais personne qui, pour l'instant, ait apporté une réponse assurée à cette question. Cette épidémie a bousculé nos certitudes, elle encourage chacun au repli dans sa coquille et à attendre des jours meilleurs pour envisager de travailler à la construction d'un monde plus digne de l'homme, c'est-à-dire la mission-même des Semaines Sociales de France. Pour cela, un climat de confiance est nécessaire. Or la confiance, sous tous ses aspects – confiance en nous-mêmes, en l'avenir, confiance dans nos institutions, dans le rôle de notre pays dans le monde – est profondément corrodée.



En tant que chrétiens, nous ne pouvons nous y résigner et notre premier devoir est de repousser les sirènes du catastrophisme et d'essayer de discerner ce qui, dans cette crise, provient de la COVID, ou de maux ignorés ou mal soignés d'hier qu'il serait fou d'oublier, cachés trop souvent sous le voile des fake news. Rangeons-nous plutôt à la vieille sagesse chinoise qui reconnaît dans chaque crise, à côté des risques, les chances sur lesquelles il est possible de reprendre pied pour préparer l'avenir dans une confiance retrouvée ou simplement balbutiante.

Essayons donc très simplement de dresser un tableau des risques et des chances de ce temps pour retrouver les chemins sur lesquels avancer vers un monde plus vivable et plus humain pour ceux qui nous suivront.

Risques et chances de ce temps de COVID-19

Le tableau des risques a, en effet, de quoi décourager. La COVID est venue ajouter aux défis que, depuis de nombreuses années, nous avons déjà sur les bras, et principalement celui-ci : substituer à une mondialisation triomphante mais devenue insoutenable, une mondialisation plus humaine, plus juste et plus sûre. Pour cela, il s'agit de faire face à trois risques reconnus comme mortels : la violence, la violence ultime de l'homme sur lui-même contre laquelle l'épouvantable mémoire de la Shoah ne nous a pas immunisés et que nous voyons réapparaître périodiquement dans une criminelle indifférence (massacres au Biafra, au Cambodge, massacre des Tutsis au Rwanda, calvaires des Rohingyas, des Ouïghours, des migrants tentant la traversée de la Méditerranée ou du Rio Grande...) et par-dessus tout cela, l'épée de Damoclès sur l'humanité tout entière non seulement du terrorisme mais d'un conflit majeur pouvant éclater à l'improviste entre les puissances nucléaires Chine/USA et Israël/Iran, et d'autres pays dont les dirigeants ne sont pas des parangons de sagesse et peuvent se transformer en risque-tout. Ajoutons deux autres risques, mortels eux aussi, mais un peu mieux reconnus aujourd'hui : la crise écologique (pour les premières fois, c'est la terre elle-même tout entière qui est menacée) et la crise sociale c'est-à-dire la conjonction de la pauvreté absolue qui ne régresse plus et des inégalités dont la croissance mondiale connaît une effrayante dynamique.

À tout cela, il faut ajouter les très graves conséquences de la COVID elle-même, outre toutes les souffrances humaines qu'elle a déjà entraînées : 1 million de morts !

- La nouvelle condition des États tous plus ou moins obligés d'assumer à nouveau le rôle d'État-providence alors qu'ils portent le handicap d'un formidable endettement, qui réduit leur potentiel de croissance, et donc leurs marges de manœuvre, pour faire face à leurs charges nouvelles ;
- La destruction des instruments de gouvernance mondiale et de coopération internationale sous l'effet des coups de boutoir des Trump, Bolsonaro, Johnson, Orbán, et autres Erdoğan alors même que la COVID-19 nous a rappelé cette leçon que nous avons tant de mal à intérioriser : tout nouveau problème est aujourd'hui de taille mondiale et doit être abordé à ce niveau-là aucun pays ne pouvant le maîtriser seul.

Tournons-nous vers nos chances que trop souvent craignant de passer pour des naïfs, nous refusons de prendre en compte. Ce sont, comme on dit en Inde, des blessings in disguise, des bénédictions cachées. Nous serions fous de les ignorer :

- L'accélération constante des progrès technologiques. Elle continue ;
- Les progrès concernant la santé et la longévité de l'homme ;
- La sensibilité de beaucoup de jeunes à l'impératif de frugalité, « d'abondance frugale » selon l'heureuse expression de Jean-Baptiste de Foucauld, et leur souci tellement plus vif que celui des générations antérieures de voir les ressources de la planète protégées et non dilapidées, partagées équitablement et non-accaparées ;
- Les chances de rencontres nouvelles qui nous sont offertes à travers les échanges culturels et économiques internationaux ;
- Une construction européenne qui pourrait devenir un pôle de sagesse dans la conduite de l'humanité ;
- Tant de signes, enfin, et tant d'occasions d'un éveil souvent fraternel de la société civile, et tant de petites avancées modestes mais sur lesquelles on peut construire ;

Réfléchissez un instant et vous en trouverez d'autres !

Vers quel avenir

Voilà un tableau très sommaire de l'état de notre monde : comment reprendre un chemin d'espérance au milieu de ces ombres et lumières ? Faut-il tout changer ? Regardons-y de plus près. Nous n'aurons guère de peine à reconnaître que la COVID, si elle aggrave les problèmes, ne fait que donner plus d'urgence à la stratégie des Objectifs du Développement Durable sur lesquels la communauté mondiale s'était mise d'accord en 2015 pour être appliqués d'ici 2030. Ces objectifs étaient trop nombreux – 17 – et donc difficile à mémoriser mais un groupe d'experts travaillant, à éclairer notre avenir au-delà de 2030 jusqu'en 2050 les a regroupés en cinq « chemins d'humanité » hors desquels, en effet, il serait impossible d'entrevoir un avenir raisonnable.

Je vous les cite parce qu'ils sont plus que jamais d'actualité, car c'est sur leur mise en œuvre que l'avenir va se jouer :

- 1) Éradiquer la pauvreté car elle est « le risque systémique ultime » un risque amplifié par les

inégalités galopantes ;

- 2) Réformer profondément les finances mondiales pour qu'elles deviennent servantes de l'économie et non plus l'inverse, prédatrices ;
- 3) Mettre en place une nouvelle gouvernance pour ce monde devenu multipolaire ;
- 4) Répondre par la sagesse à la finitude des ressources de la planète ;
- 5) Porter nos cultures à la hauteur de nos défis. Et ce chemin-là n'est pas celui de la moindre importance.

Cinq chemins d'humanité à parcourir... redoutables exigences incontournables ! N'est-ce pas trop attendre de sociétés repliées sur elles-mêmes, en mal d'espérance ? Eh bien, ouvrons les yeux : nous pourrions discerner déjà dans des initiatives, même modestes et hésitantes, autant d'éléments d'un nouveau modèle de société ? Prenons quelques exemples, que voyons-nous ?

- À la place de l'assurance arrogante du modèle d'hier, nous voyons se répandre un sens de la fragilité et de la contingence de tout ce qui touche à l'humain. Nous voyons apparaître des signes d'une plus grande attention aux plus petits et aux vulnérables, leur accompagnement est reconnu comme essentiel;
- Des épargnants placent leur épargne là où sont leurs valeurs et pas seulement leurs profits ;
- Les inégalités criantes ne sont plus jugées admissibles. Des entreprises se détournent d'un management basé sur l'optimisation du profit à court terme pour se donner des objectifs sociétaux à plus long terme en adoptant par exemple le statut « d'entreprise à mission » ;
- Le souci du local et du plus proche s'aiguise ;
- Et voilà que s'ajoute à tout cela ce que la réponse à la COVID a rendu évident : la nécessaire approche mondiale des problèmes, l'évolution de la conception du rôle de l'État dont on commence à comprendre qu'il ne peut plus tout faire alors qu'il doit redécouvrir la solidarité, la subsidiarité et la priorité due aux plus fragiles...

Ce sont là des avancées vers une mondialisation plus humaine. Elles peuvent nous rappeler ce verset si beau d'Isaïe (43-19) : « Voici que je fais un monde nouveau. Il germe déjà, ne le voyez-vous pas ? ». Mais pourquoi ne voyons-nous pas ces avancées alors que nous pourrions faire fond plus hardiment sur elles ? Eh bien parce que nous tardons à nous engager sur le cinquième chemin, ce changement nécessaire de nos cultures pour les porter à la hauteur des défis d'aujourd'hui. Nous demeurons prisonniers de la culture de surconsommation, de gaspillage, d'égoïsme national d'hier. Nous nous en tenons trop à un confortable « politiquement correct » – qu'il soit social-démocrate, écolo, ou d'humanisme libéral – d'aujourd'hui, alors que les immenses défis que nous devons affronter requièrent quelque chose de plus. Appelons-le ce « supplément d'âme » que Bergson appelait de ses vœux. Mais un supplément d'âme ne se décrète pas. Il ne peut advenir que si toutes les forces éducatrices qui agissent sur nos cultures et les forces spirituelles qui cherchent à faire grandir les hommes au niveau des défis de leur temps, les religions en particulier, entrent dans l'arène. Il est essentiel qu'elles proposent clairement aux hommes leurs propres réponses aux défis de l'avenir. Puisqu'elles ont tant de valeurs communes entre elles, demandons-leur de rappeler ensemble à leurs fidèles cette éthique commune de modération, de justice, de solidarité et de paix qui découle de leur foi. Qu'elles le fassent ensemble, à temps et à contretemps !

Pour les chrétiens, je reviens un instant à Bergson parce que son appel à un supplément d'âme me rappelle ce que l'auteur de l'épître à Diognète disait déjà des chrétiens de son temps, dans le courant du IIe siècle : « Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. » C'est à cela

que l'Église cherche à contribuer en ce début de XXI^e siècle, comme elle l'a fait tant de fois au cours de l'Histoire, avec les inlassables appels du pape François et notamment sa magnifique encyclique Laudato Si dont Edgard Morin, tout incroyant qu'il est, a dit « Cette encyclique est peut-être l'acte I d'un appel pour une nouvelle civilisation. »

Nous voilà appelés ainsi à être des artisans de civilisation, modestement, là où nous sommes en prenant appui sur ces « bénédictions cachées » que nous pouvons découvrir.

Restent d'immenses questions : la parole d'un tel pape qui est, lui aussi, une bénédiction sur notre temps, la parole de ce pape dont nous attendons le 4 octobre 2020 une nouvelle encyclique sur la fraternité, peut-elle suffire ? Combien de catholiques l'accueilleront-ils ? Combien d'entre eux sont-ils conscients du fait qu'il y a dans l'Évangile dont ils sont porteurs un appel à nous engager avec un élan redoublé sur ces cinq chemins d'humanité, vers un monde plus juste et plus humain ?

Ces appels du pape à un sursaut urgent sont-ils efficacement relayés ? Cela n'appelle-t-il pas aussi de l'Église cette transformation radicale à laquelle François nous invitait en août 2018 dans sa lettre au peuple de Dieu ?

Il est temps qu'à ce stade l'économiste cède la parole à la théologienne !

Intervention d'Anne-Marie Pelletier

Je me sens profondément en accord avec le diagnostic qui vient d'être posé et les réponses qui nous sont suggérées comme un programme pour la mission des chrétiens en ce moment compliqué. En fait, prolonger théologiquement cette analyse, ce n'est pas, à mon sens, ajouter un supplément à ce qui vient de nous être dit. C'est bien plutôt prendre la mesure de ce que comportent d'intrinsèquement évangélique ce souci de notre monde, de notre contribution à son avenir. La poursuite des urgences que Michel Camdessus vient d'énumérer fait partie/doit faire partie d'une vie préoccupée de suivre le Christ, d'être fidèle à l'Évangile, de s'acquitter de la vocation qui va avec la condition de baptisé.



A ce titre, un rappel : en 1938 (il y a plus de 80 ans !), le Père Henri de Lubac - l'une des très grandes voix de théologiens du 20^{ème} siècle - écrivait un livre majeur, *Catholicisme*, qui avait pour sous-titre : « *Les aspects sociaux du dogme* ». Il y rappelait à des chrétiens tentés par une compréhension individualiste de la vie chrétienne (« *faire son salut* »), que le « *catholicisme est essentiellement social* » ; « "catholicisme social" aurait toujours dû paraître un pléonasme », disait-il. Symétriquement, aujourd'hui, je crois qu'il nous faut nous redire que l'engagement social bien compris, en catholicisme, a une dimension nécessairement « *mystique* ». Je veux dire qu'il est directement concerné par notre relation à Dieu. Il ne vient pas se juxtaposer aux gestes de la piété. Il est engagé dans la mission confiée aux chrétiens d'être – comme le dit le concile Vatican II de l'Église - le « *sacrement du Christ* », dans le monde qui nous entoure, et pour ce monde.

L'exercice de la « *fraternité* » - puisque c'est de cela qu'il s'agit avec le souci qu'affichent cette année les Semaines sociales – voilà en quoi consiste l'accomplissement d'une vie chrétienne vécue sous l'inspiration de l'Évangile, éduquée par les gestes et les paroles du Christ. Une encyclique du pape François sur le sujet est justement annoncée pour les jours qui viennent. Ne préjugeons pas de ce qu'il va nous y dire. Mais il en a suffisamment dit précédemment, pour que nous devinions un peu : que la fraternité est la promesse non tenue de notre modernité, mais aussi que, bien loin d'être une simple variante d'un humanisme sécularisé, cette fraternité est le cœur même d'une existence chrétienne... Puisqu'aimer Dieu et aimer l'autre : c'est là tout un, indissociablement. Comme nous dit et nous redit saint Jean : « *Si quelqu'un dit : "j'aime Dieu" et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas...* », et encore, « *que celui qui aime Dieu aime aussi son frère* » (I Jn 3). En ce temps de clair-obscur incertain, où nous nous interrogeons sur la *mission* de l'Église, où nous sommes en quête du *témoignage* qui pourra être audible pour nos contemporains, il y a là une vérité essentielle à méditer.

Oserais-je dire combien je suis frappée par les mots de l'Évangile de Mt, en finale du discours sur la montagne, évoquant le jour du jugement final : « *Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur" qu'on entrera dans le royaume des cieux. Beaucoup me diront ce jour-là : "Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? En ton nom que nous avons chassé les démons ? En ton nom que nous avons fait bien des miracles ?* » Alors je leur dirai en face :

« *Jamais je ne vous ai connus ; écarterez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité* » (Mt 7, 21-23).

Ainsi donc ce ne sont pas les gestes de notre piété, ou même les démonstrations de nos pouvoirs spirituels, qui nous feront reconnaître comme appartenant au Christ. C'est la teneur de « charité » de nos vies, comme dit Paul dans sa lettre aux *Corinthiens*. En l'occurrence, c'est ce que nous engagerons de peine, de labeur, d'inventivité pour être des « *artisans de civilisation* », comme nous le disait M.C. Au service de la vie de tous ceux qui sont aujourd'hui, et qui seront demain, écrasés par la précarité, par toutes les formes de pauvretés matérielles, de dénuements psychologiques, aussi bien que spirituels, qui affectent nos sociétés. Le souci du frère, seul, est la vérification d'une vie chrétienne. Comme il l'est finalement de toute existence humaine !

Cela est si vrai que c'est ce souci - le « *soin* » de la vie de l'autre, le *secours* apporté à toute chair en détresse - qui est le critère même du jugement décrit par le même évangile de *Mt*, en finale du chapitre 25 : « *Quand le Fils l'homme viendra dans sa gloire pour le jugement... il séparera les uns des autres, comme les brebis des boucs...* ». Aux premiers, il dira : « *Venez les bénis de mon Père... car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger... j'étais un étranger et vous m'avez accueilli... j'étais malade, et vous m'avez visité, etc* ». Ceux qui auront eu compassion de la chair en détresse, ceux-là s'entendront désigner comme : « *les bénis de mon Père* ». Nous sommes prévenus, tel sera pour nous aussi le critère, lors du jugement.

J'ajoute que cette scène de l'Évangile nous instruit autrement encore. Elle nous dit que le Christ reconnaîtra comme faisant partie des siens des hommes et des femmes, qui auront pu ne rien savoir de lui, mais qui auront su avoir les gestes de la compassion. Je crois entendre une allusion à cette réalité dans le propos de M.C. appelant à discerner « *dans des initiatives parfois modestes et hésitantes, l'avènement d'un nouveau paradigme* », qui honore ce qu'il appelle les « *cinq chemins d'humanité* », qu'il nous faut aujourd'hui reconnaître et promouvoir.

Oui, il y a des réserves de fraternité vraie dans notre monde présent. La sécularisation, tout comme un individualisme galopant, n'ont pas éteint cette capacité si foncièrement humaine – et divine ! - d'abnégation, de don de soi, d'engagement toutes affaires cessantes pour porter secours à qui est dans la détresse. Parmi beaucoup d'exemples, je pense à cette jeune scientifique allemande, Carola Rackete, se faisant commandant de bord d'un bateau de migrants naufragés, qui a forcé en juin dernier l'entrée du port de Lampedusa. Il y a finalement beaucoup de gestes anonymes d'humanité, de cette simple « *bonté humaine dans la vie de tous les jours* », si bien célébrée par le grand romancier russe Vassili Grossman. Des gestes aussi simples que vitaux, qu'énumère *Mt* 25, portés par des gens qui ont l'évidence que l'autre m'oblige, que sa misère me requiert, me convoque impérativement. Et c'est là une très belle nouvelle, qu'il nous faut célébrer et valoriser !

Ce qui me conduit à une autre responsabilité proprement chrétienne, qui me semble consister aujourd'hui à nous tenir en « *résistance d'espérance* ». Nous le savons, les chantres de la décadence, de l'effondrement, sont légion. Nos contemporains ont une forte propension à sombrer dans le pessimisme, à succomber au scepticisme. Nos contemporains... au nombre desquels figurent des catholiques. Or, c'est un devoir vital que de résister à cette pente mortelle. C'est une urgence de résister à tous ceux qui, comme le Satan-accusateur de l'*Apocalypse*, passent leur temps à dénigrer, à inventorier les errances, les périls du temps présent, en oubliant ses chances, que nous rappelait à l'instant M.C. Et je dirai aussi ses réussites, ses progrès.

Il ne s'agit pas de nous constituer en un quelconque « parti de l'optimisme » ! Il s'agit de témoigner

de ce qui est révélé aux chrétiens à travers les Écritures des deux Testaments, à savoir que ce monde est sous la bénédiction de Dieu. En dépit de tout ce qui nous désespère, nous, ce monde est enveloppé de la bénédiction divine, depuis l'origine (relisez les premiers chapitres de la *Genèse*), et ce monde est dans l'attente du terme où la bénédiction prononcée dans le Christ rejoindra et relèvera toute chair.

Il y a là de nouveau une fameuse nouvelle à accueillir et à partager avec tous. Je veux dire avec toute la « communauté humaine », que le pape François nous appelle avec insistance à retrouver. ... Une fameuse nouvelle qui doit renouveler nos comportements, en prenant le contre-pied de cette lèpre qui cherche à gangrener nos sociétés, avec ces mots d'ordre : « Nous d'abord ! Fermons les frontières ! Barricadons-nous ! Attention, danger, l'autre approche (ce monde sécularisé, athée...) et nous menace ! »

Voilà au moins une partie du programme qui me semble nous revenir aujourd'hui, pour préparer un *demain* habitable. Une partie du programme qui requiert tous ceux et celles qui se réclament du Christ, qui sont enracinés dans son intimité, qui célèbrent ensemble son Eucharistie.

J'ajoute encore un mot : c'est en s'ouvrant à cette relation à l'autre, à l'ampleur de toute la communauté humaine, jusqu'au plus lointain des « périphéries », c'est en nous renouvelant dans cette générosité - qui est celle de l'Évangile ! - que nous pourrons travailler à la grande réforme/refondation de l'Église qu'évoquait en finale Michel Camdessus. Nous savons combien cette réforme est une urgence pressante aujourd'hui. Là encore la voix du pape François – dans ses appels de 2018 convoquant le « peuple de Dieu » que nous constituons tous ensemble, clercs et laïcs - doit être entendue de tous. Nous savons bien qu'il y a aujourd'hui un *ordre* qui est en train de craquer. Non pas parce que l'Église serait victime d'une contamination démocratique... Mais parce que nous sommes en train de retrouver cette réalité si fondamentale du baptême, qui nous convoque tous également, qui nous consacre tous dans une même vocation à la sainteté. *L'Église*, ce sont des frères du Christ, engendrés à la vie filiale, en-deçà de toute hiérarchisation, distinguant des chrétiens de 1^{ère} classe et des chrétiens de seconde classe, ceux qui sont dans des filières d'excellence et les autres, la piétaille vouée au temporel, et encore, ceux qui commandent et ceux qui obéissent, etc.

La *fraternité*, que j'évoquais à l'instant dans notre rapport au monde, doit aussi réintégrer l'espace intérieur de l'Église. Et de nouveau, il ne s'agit pas, bien au contraire, d'édulcorer la réalité mystique de cette société singulière qu'est l'Église du Christ ! C'est le Christ lui-même, dit la lettre aux *Hébreux*, qui « *ne rougit pas d'appeler les hommes ses frères* » (*Hb 2,11*)! Convenons que cette fraternité, aujourd'hui, au sein de l'Église, a bien des progrès à faire ! Pas étonnant d'ailleurs : elle est de tous temps, sous tous les cieux, un défi... qui commence avec l'histoire de Caïn et d'Abel ! Nous devons donc ouvrir ce chantier, courageusement et avec audace.

Si j'ai bien entendu, un synode... sur la *synodalité* se prépare à Rome pour 2022. *Synodalité*, autrement dit « marcher ensemble », chrétiens d'ici et chrétiens d'ailleurs, clercs et laïcs, hommes et femmes, capables de s'écouter, de pratiquer la correction fraternelle, non pas pour régler des comptes entre nous, mais pour s'entraîner mutuellement à plus de fidélité évangélique.

Soyons-en bien conscients : tous les progrès que les chrétiens feront dans cette direction seront des contributions à la vie de nos sociétés qui ont de plus en plus de problème avec le respect de l'autre, l'écoute mutuelle, la recherche de la concorde. ... Nous sommes donc bien dans le sujet qui nous réunit : l'Église et le monde de demain, quel engagement pour nous, pour ce monde ?

Questions/Réponses

Un temps d'échange a suivi ces interventions, sur la base des questions formulées par l'assistance, sur place ou via Internet.



***Ces tendances sociétales, ces avancées, que Michel Camdessus voit aller dans le sens des « 5 chemins » ne sont-elles pas plutôt cantonnées à nos pays européens ?
« Sagesse, Frugalité, Sobriété » : quelle pourrait être l'organisation mondiale capable de donner la bonne direction pour les états et les individus ?***

Michel Camdessus :

Il est évident que lorsque je vous restitue cela, c'est un Européen qui parle - et je le suis jusqu'au bout des ongles. Mais le travail qui est derrière a été fait par un groupe de 26 experts venant des 5 continents. Ce groupe a travaillé sur une documentation fournie par l'ONU, donc à vocation universelle. C'est une élaboration où, normalement, se sont reconnus des gens venant de tous les coins du monde. C'est une vraie réflexion mondiale. Les 17 objectifs du millénaire étaient aussi issus de beaucoup de travail en commun, venant de partout.

Je crois vraiment que, derrière ces 5 orientations, il y a une réflexion, une pensée, qui est universelle.

Que faudrait-il faire maintenant pour que tout cela soit pris en main, géré, suivi, corrigé en cours de route, adapté aux changements de la conjoncture ? Il y a clairement un énorme travail à faire de réforme des Nations-Unies. Sur la base des textes de 1945, l'ONU est en effet encore dominée par les grandes puissances, en particulier européennes et anglo-saxonnes. Il est évident qu'il n'est plus raisonnable que les 5 grandes puissances conservent ce droit de veto qui leur permet de faire obstacle à tout ce qui les gêne. Des tentatives ont déjà été préparées, des dossiers sont prêts et on voit le genre de construction qu'il faudrait mettre en place. Mais il faut que ceux qui sont encore « propriétaires » de cette institution passent la main, constatent qu'il n'y a pas de solution aux problèmes qui émergent, si ces solutions ne sont pas recherchées avec l'ensemble des pays du monde.

Il faut savoir reconnaître que le monde, ce n'est plus aujourd'hui 200 petits pays et un grand : C'est, autour des grands pays, une constellation de pays qui ont maintenant toutes raisons d'être associés au gouvernement du monde.

Le G20 a permis de faire venir à la table des décisions des pays émergents, mais l'Afrique n'y est pas suffisamment présente.

Il y a donc effectivement un grand chantier pour gérer le bien commun, qui est de nature universelle.

Devant ces défis mondiaux avec ces montées d'intolérance, s'afficher chrétien n'est-il pas "contre-productif" ?

Lorsque Anne-Marie Pelletier parle de « Résistance d'espérance », est-ce vraiment uniquement pour les chrétiens ? ou bien un ralliement beaucoup plus grand ?

Anne-Marie Pelletier :

Pour répondre d'abord à la deuxième question : ce qui me paraît très remarquable, c'est que des non-chrétiens nous donnent aujourd'hui le témoignage d'une pareille résistance. Toutes sortes d'exemples me viennent en tête :

Vous avez peut-être lu le dernier livre qu'a écrit Élie Wiesel, « Cœur ouvert », où il évoquait son opération à cœur ouvert, mais qui est en même temps un texte testamentaire. Il le termine par un long développement qui est une sorte de plaidoyer pour l'humanité. Quand on sait ce qu'a été l'expérience de Wiesel (il connaît tout des plus grandes turpitudes dont notre humanité est capable), il est impressionnant de l'entendre dire : « Oui, *in fine*, envers et contre tout, je veux croire à cette humanité ».

Je pense également à Rithy Panh. Certains d'entre vous ont peut-être eu l'occasion de fréquenter ses livres. Il est Cambodgien et sa famille a été décimée à l'époque de Khmers rouges. Lui aussi, au terme d'un récit terrible, propose d'entrer, envers et contre tout, dans une confiance résolue en l'homme.

Ce sont des hommes, que j'appelle les témoins crédibles. Ce sont des hommes qui plaident pour l'espérance – le mot a effectivement une connotation chrétienne -, en refusant à tout prix le désespoir et le scepticisme.

Et donc, à voir de tels exemples, je me dis que les chrétiens que nous sommes ne devraient pas faire moins, si l'on ose dire. Nous avons quelques raisons particulières pour, nous aussi, défendre l'humanité. Tout simplement parce que Dieu, le premier, la défend, envers et contre tout. Pensons seulement au début de la *Genèse*, à l'histoire du Déluge : la violence est telle que Dieu se repent d'avoir fait l'humanité, et pourtant celle-ci va continuer, à travers un homme juste, Noé...

Le refus du désespoir n'est pas spécifiquement chrétien, mais il nous requiert évidemment, éminemment : les disciples du Ressuscité ont plus que d'autres des raisons de refuser le chantage du Mal, qui s'exerce beaucoup dans le monde qui est le nôtre aujourd'hui.

Pour revenir à la première question : l'intolérance ne doit pas être une raison suffisante pour se dérober au témoignage !

Nous sommes dans un monde (notre vieille Europe déchristianisée, en tout cas) où, effectivement, la parole chrétienne est quasiment inaudible et ne dit plus rien aux gens. Par un effet de déculturation, certainement. Mais aussi parce que nous l'avons rendue difficilement crédible. Il est malaisé aujourd'hui de s'afficher chrétien dans certains milieux : On vous objecte à la fois une parole disqualifiée à cause de tout ce que nous savons, et une parole intempestive parce que déphasée avec notre société.

Pourtant, les baptisés que nous sommes, disciples du Christ, ne doivent pas renoncer à être des témoins. Mais il faut que nous trouvions le juste témoignage. Je ne suis pas sûre qu'une certaine manière de brandir la référence au Christ...

Disons les choses simplement : Il m'arrive de voir des banderoles aux frontons des églises, au moment de Noël par exemple. Et je m'interroge alors : dans ce monde de slogans et de publicité, qu'est ce que nous faisons là ? N'ajoutons-nous pas purement et simplement au grand tapage ambiant ?

Peut être y a-t-il un effet positif et heureux à cette pratique. Mais je pense qu'il nous faut aussi trouver d'autres voies que cette forme d'annonce : en particulier, il nous faut être avec les autres, parmi les autres, dans des gestes de fraternité et de solidarité. C'est une première manière fondamentale de réintégrer cette communauté humaine, qui aujourd'hui nous suspecte, et éventuellement nous tourne en dérision.

Être dans cette fraternité, en sachant, par devers nous, tout ce qu'elle porte de charge évangélique.

Michel Camdessus :

Ça m'a fait très plaisir de vous entendre citer Paul Ricoeur définissant la vie bonne : vivre avec et pour les hommes dans une société juste.

Dans une société qui n'est pas juste et dont nous voyons surtout la face d'ombre, il me semble tout de même que les chrétiens ne sont pas seulement des gens auxquels on ne croit plus et qui n'auraient plus rien à dire au monde. Je suis très frappé de voir que dès qu'il y a un problème grave quelque part, très souvent ce sont les chrétiens qui sont les premiers à s'engager pour trouver des solutions. Regardez en France l'univers de la solidarité, de l'aide aux plus pauvres. Tout le monde sait qu'il y a beaucoup de chrétiens mus par leur christianisme qui sont là. Ce n'est pas claironné, mais la société le sait.

Par ailleurs, dans la communauté internationale, je me suis souvent rendu compte que beaucoup de gens, jugeant des personnes dans leur travail et dans l'action, remarquent : « c'est un chrétien ». J'ai entendu dire ça de Mandela, de Jacques Delors, du Roi Baudoin, de Mère Teresa, et j'en passe...

Je dis cela pour tempérer ce sentiment que nous pouvons avoir parfois d'être solidaires d'une Église ou d'un monde chrétien qui n'a pas tenu ses promesses de fraternité.

Dans le cadre de la vie ecclésiale, la correction fraternelle, dont on entend très peu parler hors monastère, ne pourrait-elle pas améliorer les relations des laïcs entre eux, des prêtres entre eux et des laïcs avec les prêtres ?

Michel Camdessus

Oui, je me suis risqué une fois ou deux – je déteste qu'on m'applique une correction fraternelle... - à une correction fraternelle : j'ai travaillé pendant quelque temps dans le cadre d'une commission importante du Vatican, et j'ai souvent été indigné par des prises de position de dignitaires de l'Église. J'ai alors essayé, fraternellement, la correction fraternelle. Et il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas encore dans les us et coutumes de l'Église Catholique. Anne-Marie, corrigez-moi...

Anne-Marie Pelletier :

Oui, oui, je confirme (*rires*)

Moi aussi j'ai eu telle ou telle expérience de la sorte, où je me suis dit : « Il faut que je dise cela, à tel ou tel évêque », et puis... ça ne s'est pas bien passé !

Cela dit, j'aime bien que cette question nous soit posée. Car, la correction fraternelle, nous en parlons. Nous laissons retentir au sein même de nos églises, dans nos liturgies, le texte de l'Évangile où nous sommes conviés à l'exercer. Mais le problème est qu'il faut arriver à passer des mots auxquels nous acquiesçons, à leur mise en œuvre. Et c'est là toute la difficulté. Il faudrait vraiment que nos communautés accèdent à ce dialogue.

Cela veut dire oser se parler, non pas pour régler des comptes, non pas avec agressivité et la volonté de confondre l'autre, mais tout simplement pour se reconnaître mutuellement dans ce que nous vivons, ce que nous éprouvons de la vie de l'Église. Et nous avons des choses à nous dire !

Tout récemment encore, comme laïque, comme femme, j'ai dit des choses à propos de l'Église, dont je savais qu'elles pouvaient être « bousculantes » pour les prêtres qui étaient présents. En retour, eux m'ont dit des choses, que je ne savais pas, sur la manière dont ils éprouvaient, par exemple, la présence des femmes dans leur collaboration avec elles. Il est très important que l'on puisse s'écouter, que l'on puisse se reconnaître mutuellement, que l'on puisse se dire ce que nous vivons. Là, pour le coup, c'est un chantier à ouvrir !

Michel Camdessus

Anne-Marie, cela évoque pour moi ce que vous disiez tout à l'heure du baptême. Est-ce que finalement, tellement de malentendus, tellement de difficultés à engager le dialogue au sein de l'Église ne proviennent pas du fait qu'au cours des siècles, les hommes d'Église et les baptisés ont perdu le sens de leur baptême : Normalement, le baptême fait de nous tous des prêtres, des prophètes et des rois. Alors, certains exercent un ministère pour servir l'Église. Mais, normalement, il y a une égale dignité qui, si nous la vivons véritablement, nous ramènera vers un dialogue un peu plus fraternel, qui n'exclut pas la confrontation, fraternelle elle aussi. C'est à cela qu'il faut travailler.

Anne-Marie Pelletier :

Oui, c'est la première lettre de Saint Pierre, qui nous rappelle les uns et les autres à cette dignité insurpassable de notre vie baptismale.

C'est une longue histoire, qui est celle d'un oubli progressif, au fil des siècles, de la centralité du baptême. Il y a eu des déperditions au fil des siècles. Mais il suffit de lire des textes du concile Vatican II comme *Lumen Gentium* pour reprendre pied dans cette réalité. Il suffit d'écouter le Pape François, dans *Gaudete et Exultate*, nous rappeler tous à une même et unique vocation à la sainteté, pour nous retrouver à égalité dans l'expérience de la foi, dans le combat de la foi.

Nous avons à témoigner les uns pour les autres de cette vie courageuse que constitue la suite du Christ. Il y a là toute une fraternité à retrouver. C'est vraiment une tâche.

Un constat : dans l'Église, nous nous réunissons souvent, avec une multitude d'objectifs très louables, nous pouvons organiser, faire beaucoup de choses ensemble pendant des années sans forcément être entrés entre nous dans des relations vraiment approfondies. Pour aller vers cette

fraternité, ne faudrait-il par réinvestir cette relation entre nous ?

Le texte de Michel Camdessus « Transformer l'Église Catholique » semble proposer une transformation « par le haut », en réunissant des évêques et des laïcs. Les laïcs peuvent-ils agir « par le bas » ?

Michel Camdessus :

Je ne crois pas que nous proposons une transformation par le haut.

Vous avez peut être remarqué que la conclusion de notre livre, et le but qu'il recherche, c'est que les réflexions de l'Église aujourd'hui sur la synodalité (c'est-à-dire ce cheminement ensemble, de clercs et laïcs à tous les niveaux de l'Église, paroissiale comme universelle, dans les différentes régions du monde) doivent se faire de telle manière que les laïcs aient toute leur place dans la vie de l'Église.

Le Saint Père, lorsqu'il nous a demandé notre aide pour combattre le fléau de la pédo-criminalité dans l'Église (on sentait l'appel d'un homme au bord du désespoir) nous a dit : l'Église ne pourra pas régler ce problème si tout le peuple de Dieu, les laïcs avec le clergé, ne s'y colle pas. Je crois que c'est la première fois que d'une manière aussi claire, devant une situation difficile, un pape a appelé aussi clairement les laïcs au secours.

Derrière ça, est venue cette invitation à avoir en 2022 un synode consacré précisément à la synodalité. Pourquoi ? Parce qu'elle n'existe pas encore. Elle a bien été promue, avec la collégialité, par le Concile Vatican II. Mais il faut bien reconnaître que dans les années 80 et suivantes, pas seulement sous l'effet de la personnalité des papes, mais aussi en raison du rôle des canonistes dans l'Église, ces notions là ont été tellement réglementées et rétrécies dans leur interprétation qu'elles ont perdu leur sens. Elles ont été épisodiquement utilisées, parfois de manière spectaculaire, comme lors du synode sur l'Amazonie il y a 2 ans, mais ça reste à faire.

Toute l'adaptation de l'Église au monde qui vient passe par le fait que les laïcs partagent avec le clergé la responsabilité des orientations fondamentales et de l'organisation concrète des paroisses.

Anne-Marie Pelletier :

Nous vivons un moment de perplexité, d'incertitude. Beaucoup de choses se délitent, se défont. D'autres sont en train de naître silencieusement.

Tout cela est un peu difficile à vivre. Mais de façon irrésistible, on a envie de dire que ce moment est un bon moment, un moment favorable (nous disons *kairos* dans notre langage).

Toutes les paroles qui circulent entre nous ce soir, le pape François les active et les rend pressantes. Nous sommes convoqués par l'actualité de façon tragique à bien des égards, mais ce faisant nous sommes convoqués à être plus résolument chrétiens.

En dépit de toutes de nos inquiétudes, le moment est bon.

Pour revenir à la première question : chacun participe de ce que fait l'autre. Nous avons à nous le dire et à l'expérimenter. Cela fait partie de la reconquête de la fraternité dans nos communautés.

N'attendons-nous pas trop de nos dirigeants pour la société et des prêtres pour l'Église ? N'y a-t-il pas un risque d'être infantilisé, d'autant plus dans cette période de grande incertitude ?

Michel Camdessus :

Il me semble que ce dont il s'agit est précisément de nous arracher à cette infantilisation à laquelle depuis des générations nous avons consenti. Lorsque le Pape François parle du cléricalisme, il se hâte de dire que c'est un péché commis à deux, par un clergé qui cléricalise et par un laïcet heureux d'être cléricalisé.

C'est de ce double péché là qu'il faut sortir pour que nous soyons tous dans l'Église des participants à part entière, acceptant toutes les responsabilités liées à notre baptême. Nous ne revendiquons pas des responsabilités que nous n'avons pas. Nous nous réveillons à nos responsabilités.

Je pense que c'est parce que nous voulons sortir de l'infantilisation que nous nous engageons sur le chemin de la synodalité. Je crois que c'est le bon chemin et le bon moment.

Anne-Marie Pelletier :

Un vœu : que nous sortions, bien sûr, de toute infantilisation. Que les chrétiens soient éveillés à la conscience de leur dignité, de leur responsabilité, à commencer à travers la parole de leurs prêtres. Ils ont besoin d'être enseignés de l'insurpassable grandeur de leur baptême. Ainsi, nous pourrions être ensemble d'une façon plus juste, dans le dialogue mutuel, dans la confiance et dans la fraternité.
